

Xavier Flawinne

HEC Liège – Université de Liège

Mathieu Lefebvre

Aix-Marseille Université, CNRS, AMSE,
Marseille, France

Sergio Perelman

HEC Liège – Université de Liège

Pierre Pestieau

HEC Liège – Université de Liège; Core,
UCLouvain

Jerome Schoenmaeckers

HEC Liège – Université de Liège;
Ciriec Belgique

■ Le taux de mortalité est plus élevé en Belgique que dans les pays du nord de l'Europe (Danemark, Pays-Bas et Suède), qui consacrent plus de ressources aux soins de longue durée et ont moins de maisons de repos privées.

d'Europe centrale considérés présentent certaines caractéristiques spécifiques par rapport aux autres pays. On y observe notamment un mélange de dépenses publiques moyennes pour les soins de longue durée plutôt faibles (de 1,6% du PIB en Allemagne à 2,4% en Suisse), un faible nombre relatif de travailleurs dans le secteur de la dépendance (en particulier en France) et une forte proportion de maisons de retraite à but lucratif (de 22% en France à 40% en Allemagne ou en Suisse). Ces chiffres tendent à montrer une moindre préoccupation pour les personnes âgées, ce qui pourrait être associé à une moindre qualité de la prise en charge. Au contraire, les pays du nord de l'Europe (Danemark, Pays-Bas et Suède) consacrent plus de ressources aux soins de longue durée que les autres pays. Ces pays se caractérisent également par une faible proportion de maisons de repos privées (moins de 20% de l'offre disponible). Les pays du Sud sont ceux qui au contraire dépensent le moins; ils comptent moins de MRS et de surcroît ont une culture du "mourir chez soi, entouré des siens" qui peut biaiser la décision de rester chez soi ou d'habiter dans une MRS. L'aide quotidienne apportée par les proches y est importante. Sans conclure à un quelconque effet causal, ces pays ne présentent pas de surmortalité liée au fait d'être en maison de repos.

Réformes portant sur la qualité

Il faut

rappeler que ces premiers résultats concernent l'Europe avant la pandémie. On peut gager que dans les années à venir on pourra appliquer la même méthodologie pour étudier l'éventuelle surmortalité due au Covid dans les MRS. Les comparaisons présentées tout au début sont en effet trompeuses puisqu'elles ne tiennent pas compte des caractéristiques intrinsèques des résidents. On peut aussi souhaiter qu'il soit bientôt possible de distinguer entre les différentes MRS celles qui sont publiques, privées et sans but lucratif. Malheureusement, les données Share ne permettent pas d'identifier pour chaque résident la nature de la maison de retraite.

Enfin, quelles leçons peut-on tirer de cet exercice? Rappelons les deux grands facteurs de surmortalité dans les maisons de retraite: les caractéristiques intrinsèques des résidents et le fonctionnement des MRS. Il semble clair qu'il faille s'intéresser aux seuls facteurs qui relèvent de la conception, de la gestion et de l'efficacité des MRS. C'est sur ces facteurs qui définissent la qualité d'une MRS que les réformes doivent porter. Une étude américaine récente montre que la qualité des MRS avait conduit à une mortalité plus faible au cours de la première vague de la pandémie. Les Américains disposent de données d'enquêtes portant sur la qualité de leurs *nursing homes*. Ces données ne sont pas disponibles chez nous. Elles seraient diablement utiles. Il n'est pas acceptable de savoir que des MRS sont des mouiroirs et de ne pas agir en conséquence.

OPINION

Que faire quand on ne peut rien faire?

■ Alors que la guerre sévit, et que ses moyens techniques recèlent un potentiel destructeur inédit, existe-t-il, pour nous qui n'y pouvons rien, une voie en dehors du fatalisme?



DR

Jean-Baptiste Ghins

Doctorant en philosophie de la technologie à l'UCLouvain

Nous sommes nombreux à nous inquiéter de la faible marge d'action que nous avons en ces temps troublés, où émergent des phénomènes terribles que nous ne pouvons que constater. La récente menace de la guerre nucléaire brandie par Vladimir Poutine accentue ce sentiment d'impuissance, particulièrement pour nous qui sommes si loin des scénarios politiques.

Opposer à ce souci la faible probabilité d'un emploi réel de la bombe atomique, ou son usage autre que sous le mode de la dissuasion, ne résout pas le problème. L'existence d'une telle arme ne fait que cristalliser le décalage immense entre le plan de la vie quotidienne – à l'échelle duquel nous travaillons et faisons les courses – et celui où se prennent les décisions qui mettent en branle des moyens techniques au potentiel destructeur total. Que l'horizon de la catastrophe soit militaire, écologique ou social, la question demeure: si tout ce que nous construisons peut partir en fumée du jour au lendemain, à quoi bon bâtir, a fortiori si nous sommes incapables d'endiguer les forces qui mènent au désastre? "Face à l'idée de l'apocalypse notre âme déclare forfait." (Günther Anders)

Il y eut pourtant dans l'Histoire d'autres temps où l'inertie du malheur semblait inéluctable. Durant la période de "normalisation" qui frappa la Tchécoslovaquie depuis la répression du Printemps de Prague par les Soviétiques (1968) jusqu'à la Révolution de velours (1989), Vaclav Havel nota que la "vie" s'était réduite "à un niveau végétal", victime d'une "démoralisation en profondeur, découlant de la perte d'espoir et de la perte de la conviction que la vie a un sens". La cause de cet état résidait, explique l'intellectuel dissident, dans la nature d'un régime répressif auto-suffisant qui ne laissait aucun espace à l'initiative individuelle. À nous qui, lorsqu'il devient question de technologie, ne décidons de rien – qui voulait que notre planète abrite 13 000 ogives nucléaires? –, ce sentiment ne doit pas être étranger.

"La vie dans la vérité"

Comment ce dramaturge – il est des hommes de scène dont l'Histoire fait des

héros! – parvint-il à vaincre la mélancolie? Conscient que l'espace politique était saturé, et ne permettait pas l'organisation d'une grandiose révolution, Havel défendit ce qu'il nomma "la vie dans la vérité", par laquelle nous nous montrons capables d'"amour, amitié, solidarité, sympathie et tolérance". Voici ce qu'il écrit: "La vie dans la vérité couvre un vaste territoire dont les limites extérieures sont vagues et difficiles à cartographier, un territoire rempli de modestes expressions de la volonté humaine, dont la grande majorité restera anonyme, et dont l'impact politique ne pourra probablement jamais être ressenti plus concrètement que comme une partie d'un climat social. La plupart de ces expressions restent d'élémentaires révoltes contre la manipulation: vous redressez simplement l'échine et vivez plus dignement en tant qu'individu."

Havel puisa son éthique chez le phénoménologue Jan Patočka, en employant l'expression de "solidarité des ébranlés", par laquelle il désignait l'alliance de "ceux qui osent résister au pouvoir impersonnel et le confronter avec la seule chose à leur disposition: leur humanité". Car ce que nie aujourd'hui le cortège des techniques de destruction, en réduisant virtuellement notre monde à néant de manière indifférenciée (puisque tout s'annihile de la même façon), c'est précisément la multiplicité de nos vies singulières. Les ébranlés n'ont pas la capacité d'atteindre les lieux où l'on statue sur la violence qu'ils subiront. Ils n'ont à offrir que leur vertu, et la communauté de celles et ceux placés en sursis quant au désastre. Politiquement inopérant? Patočka mourut sous les matraques, tandis que Havel devint Président. Sans doute ont-ils suffisamment démontré que "des catégories tout à fait personnelles comme le bien et le mal ont encore leur contenu univoque et sont capables de faire chavirer les pouvoirs apparemment inflexibles".

→ Intertitre de la rédaction. Les extraits cités viennent des versions anglaises des textes "Lettre à Gustav Husak" (1975), "Le pouvoir des sans-pouvoir" (1978) et "La politique et la conscience" (1984) de Vaclav Havel